

En pays vaudois : Bursins

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **51 (1913)**

Heft 27

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-209674>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A l'époque où l'édifice servait encore au culte catholique, le maître autel était placé immédiatement au-dessous de cette ouverture. Frappé de cette coïncidence, un des derniers prêtres qui desservait cette paroisse imagina de la mettre à profit pour regagner un peu du prestige que certaines de ses incartades avaient quelque peu diminué par ailleurs.

A l'occasion des fêtes de Pentecôte, notre bon curé avait institué une cérémonie religieuse qui, chaque année, attirait les fidèles en foule. Dans toute la contrée et bien loin à la ronde, on ne parlait, aux approches de Pentecôte, que de la miraculeuse apparition qui valait à la petite église une célébrité dont bénéficiait l'ecclésiastique qui la desservait. Pour que le miracle produise tous ses effets, voici comment on s'y prenait.

Pendant la solennité, le prêtre, vêtu de ses plus somptueux ornements et assisté de deux chapelains de Cudrefin, se tenait devant l'autel en présence de la foule prosternée. Au moment où il invoquait la descente du St-Esprit, le bedeau, posté dans les combles, laissait descendre, à l'extrémité d'un fil imperceptible, une colombe d'une blancheur immaculée, qui venait se poser sur l'autel.

Ceux qui ont assisté au miracle du Saint-Janvier, à Naples, peuvent seuls se faire une idée de l'intensité de l'émotion qui, en cet instant, s'emparait de toute l'assistance.

A l'aide d'un truc ingénieux on faisait ensuite disparaître l'oiseau symbolique, et le prêtre, d'un grand geste bénisseur, congédiait l'assemblée.

Ce miracle, qui se répétait chaque année, valait au curé de Montet-Cudrefin une vénération et une réputation de sainteté que personne n'osait contester.

Dans une des dernières années que le culte catholique fut célébré dans cette église, l'officiant, pour plusieurs raisons, comptait beaucoup sur l'effet produit par le miracle de la Pentecôte. La foule accourue est telle que l'édifice ne peut la contenir. Le moment solennel est arrivé : le prêtre implore la venue de l'Esprit-Saint et l'assemblée anxieuse, les yeux fixés à la voûte du chœur, attend l'apparition miraculeuse.

Mais rien n'apparaît.

Inutilement, le prêtre multiplie ses invocations ; déjà les assistants, dans une indicible angoisse, se demandent si la colère divine ne va pas se manifester par quelque épouvantable cataclysme, quand, tout à coup, à l'orifice du trou de la clef de voûte, apparaît, renversée, la tête hirsute du bedeau qui, aux signes désespérés de son curé, s'écrie dans son patois :

— « Lou petou l'a medzi!... » (le putois l'a mangé).

Un putois qui, pendant la nuit précédente, était en quête d'aventure dans ces parages, avait, en effet, trouvé bon de déjeuner du pigeon sur lequel on fondait de si grandes espérances.

La tradition ne dit rien des conséquences qui résultèrent de cette affaire.

Autrefois et aujourd'hui.

Les maisons anciennes étaient larges, spacieuses ; peu de meubles, mais solides. On les appelait des « meubles anciens ». Aujourd'hui encore, d'ailleurs. Seulement ils sont hors de prix, quoique les fabriques de meubles anciens soient excessivement nombreuses et prospères.

Les maisons d'aujourd'hui sont très hautes et très larges. Alors un monsieur appelé propriétaire, y entasse par fournées des prisonniers de bonne volonté appelés locataires, de qui il exige, trimestriellement, des sommes importantes, en rémunération d'une invention bizarre, saugrenue, compliquée, dangereuse,

malcommode et aléatoire qui a reçu le nom paradoxal de « confort moderne ».

Le dimanche de papa. — L'instituteur d'un village voisin de la capitale questionnait un de ses élèves sur le premier chapitre de la Genèse.

L'écolier indiqua sans hésitation les six premières phases de la création, mais, arrivé au septième « jour », il resta court.

— Eh bien, dit le maître, le septième jour, qu'est-ce que Dieu fit ?

Pas de réponse.

— Voyons!... voyons!... c'est pourtant bien simple. Et ton papa, donc, que fait-il, le dimanche ?

— Mon papa ?

— Oui.

— Eh bien... y va à Lausanne.

VIEILLES CHANSONS POPULAIRES

DANS un numéro du *Folk-Lore suisse* (Bulletin mensuel de la Société suisse des traditions populaires), consacré spécialement aux Chansons populaires, que recueille avec soin M. Arthur Rossat, à Bâle, en vue d'une publication projetée, nous trouvons la « chanson de métier » que voici :

Le Départ des Compagnons.

Partons, partons, chers compagnons,
Profitons de cette saison.
L'on voit renaître le printemps,
C'est le moment de battre aux champs.
L'on entend les petits oiseaux,
Qui sifflent de leurs chants si beaux.
Ils sifflent du matin au soir :
Partons compagnons du devoir! (bis)

Là-haut, là-haut sur ces vallons
L'on voit renaître les gazon
On voit les arbres reverdir
Puis aussi le jasmin fleurir.
Le berger garde son troupeau
En jouant de son chalumeau.
Il joue du matin au soir :
Partez, compagnons du devoir! (bis)

Lausanne, Lausanne, il faut quitter
La ville sans la regretter.
Tous les bourgeois qui sont dedans
A table nous regardent aux dents ;
Et si c'est la saison d'hiver,
Ils font la mine de travers.
Ils disent du matin au soir :
Partez, compagnons du devoir! (bis)

Bourgeois, tu t'en repentiras
De la sottise que tu as fait là.
Tu as fait mettre en prison
Le meilleur de nos compagnons.
Des ouvriers tu en auras
Dans ta boutique tant que tu en voudras
Mais des compagnons du devoir
Tu n'es pas digne d'en avoir. (bis)

(Chantée par M^{me} Clara Cottier, Les Granges, Château-d'Œx. — Notée par A. Rossat.)

La chanson est très connue dans le canton de Vaud, dit M. Rossat. Je ne l'ai pas retrouvée ailleurs. — Il y a bien des années, ajoute-t-il, pendant une grève des bouchers, à Lausanne, les ouvriers chantaient :

Des Allemands tu en auras
Dans ta boutique tant que tu en voudras ;
Mais des garçons bouchers Vaudois
Tu n'es pas digne d'en avoir! (bis)

EN PAYS VAUDOIS

Bursins.

On peut aller au village de Bursins par la grand'route, mais la grand'route a bien de la poussière, dit un correspondant du *Journal de Genève*. Alors, il vaut mieux prendre le petit chemin au milieu des vignes, entre des murs bas. D'abord, le chemin est étroit ; il

fait des détours, il monte, il descend ; il passe un ruisseau où il n'y a presque pas d'eau, mais beaucoup d'orties. Puis, il devient plus large, se couvre d'herbes et monte tout droit jusqu'au village.

» Ce qu'on voit d'abord au village, c'est l'église, à cause des tuiles rouges de son clocher et du cadran blanc, le village est en pente, l'église est au milieu. Elle est romane, avec une ou deux fenêtres gothiques et des absidioles rondes : on l'a un peu retapée ; elle est propre, elle a un aspect presque neuf ; comme on a eu soin de ne pas crépir la muraille, on voit toutes les pierres prises dans le ciment durci : il y en a de jaunes et de rouges.

» L'église, la cure avec des volets blancs à flammes vertes, et une vieille maison avec un portail et une tour, et deux ou trois boutiques : cela dessine une place large, mais que remplit un tilleul immense ; il ombrage la fontaine, on peut s'asseoir autour du tronc.

» Le village est petit ; presque toutes les maisons sont anciennes. Il faut admirer surtout la maison forte du Rosay, qui est du x^{ve} siècle : tourelles rondes, portes cintrées, fenêtres géminées sous les accolades, et tuiles romaines. Devant, un mur à l'aspect d'un rempart : un lierre le couvre, les fleurs de jardins le dépassent ; le chemin qui monte vers les longues collines passe dessous.

» Quand on est assis sur le mur, au soleil, on voit tout ce grand paysage : les vignes où l'ombre de la Côte molle et longue descend ; le Jura au fond, derrière d'autres villages qui sont aussi dans l'ombre ; puis une campagne plate, avec des champs et des taillis ; et puis le lac, rose à cause du soir, qui s'avance en pointe à l'horizon ; et puis, les Alpes qui s'abaissent, et puis le ciel qui se relève, clair comme les eaux. »

Lumen. — Le très grand succès remporté par *Le Bossu* a engagé la direction du Théâtre Lumen à offrir au public une autre grande attraction, plus angoissante et plus mystérieuse. Dès vendredi soir, le programme portera un grand nombre des dernières nouveautés les plus attrayantes et l'énigmatique *Démonios* qui fait tant parler de lui en ce moment.



LE DÉJEUNER
PAR EXCELLENCE

Draps de Berne et milaines magnifiques. Toilerie et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressez-vous à *Walther Gygaz*, fabricant à *Bleichenbach*.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.